ESTHER
MÉSOPOTAMIE

CATHERINE LÉPRONT

ESTHER MÉSOPOTAMIE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 978-2-02-086377-3

© Éditions du Seuil, janvier 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1. La robe de fiançailles d'Anabella Santos João

La Santos était en train de nettoyer le morceau de trottoir dont elle estime avoir la charge depuis trente ans, qui correspond très exactement à la largeur de la façade de l'immeuble et qu'elle commence par délimiter de chaque côté au balai après y avoir jeté un seau d'eau bouillante et savonneuse. Elle en avait terminé avec la première moitié et entamait la seconde lorsque Doktor est sorti de l'immeuble. Elle s'est interrompue mais lui ne l'a pas vue, car il a aussitôt pris sur sa droite et donc tourné le dos à Anabella. Elle a alors haussé une épaule de dépit et recommencé à brosser le bitume avec une vigueur rageuse, tandis que j'arrivais moi-même au niveau d'Osias, mais de l'autre côté de la rue, si bien qu'il ne m'a pas vue moi non plus. Il regardait loin devant lui, il le fait toujours, les yeux sur le lointain, au-dessus des têtes des passants et du toit des voitures, il est très grand. Il a emprunté dès les premiers pas la démarche élastique et régulière qu'il garderait le temps de sa promenade rituelle, à l'aller comme au retour, je le sais : depuis vingt ans que je le connais, il m'arrive de le croiser en tous points du trajet qui sépare le

161 et le Champ-de-Mars, et il observe en tout lieu le même rythme, la même allure, en rasant les crânes du regard. Il est bien rare qu'il m'aperçoive. Dans ce cas-là, il rebrousse chemin, m'accompagne jusqu'au 161, et j'imprime à son pas un rythme plus lent, pour lui dissimuler ma claudication. Elle est assez légère pour que ce soit possible.

La seule chose que j'ignore, c'est où il s'arrête et fait demi-tour, qui il attend ou rejoint au Champ-de-Mars, s'il a chaque fois quelque rendez-vous professionnel, ou avec Esther, ou avec quelqu'un qui pourrait lui parler d'Esther.

Anabella Santos João s'est interrompue une deuxième fois quand je l'ai saluée d'un sonore Bonjour miss Ana.

Un instant immobilisée courbée dans le prolongement de son balai, voici qu'elle se redresse, fait volte-face et, appuyée sur le manche logé dans le creux d'une aisselle comme sur une béquille mal adaptée, une épaule plus haute que l'autre, qu'elle me désigne du menton la silhouette d'Osias, déclare Ce coup-ci Doktor est bel et bien rentré, et se met à trembler. (Elle l'appelle Doktor depuis qu'elle a lu, sur une enveloppe venue d'Allemagne, son nom précédé du titre de Doktor.)

Le morceau de trottoir est aussi délimité qu'une île ou un monde à part. La vapeur d'eau qui en monte électivement dérobe à ma vue le bas du corps de la Santos et me donne l'illusion qu'elle vient de surgir de quelques limbes, à l'instant, magiquement. Le ton solennel qu'elle a emprunté, le ciel d'une blancheur de métal au-dessus de

nous et l'ensemble du tableau étant à contre-jour, tout cela confère à sa déclaration un caractère prophétique et solennel, comme si Doktor ne pouvait être bel et bien rentré, c'est-à-dire s'être arrêté quelque part, que pour mourir. Et il est vrai qu'Osias Lorentz est revenu dans les premiers jours de l'hiver et que cette fois-ci il n'est pas reparti après un mois ou un mois et demi comme il l'a fait toutes les années précédentes. A la mi-juin maintenant, il est toujours là, il n'est pas même allé donner ses cours à l'université de Damas.

De mémoire de miss Ana (elle compte sur ses doigts), pareille chose n'est pas arrivée en presque trente ans.

En effet, elle a intégré la loge du 161 le 3 décembre 1975 avec tous ses biens dans un panier d'osier, en particulier une paire de boucles d'oreilles qu'elle porte toujours, une poupée en habit lisboète que son père lui avait rapportée du Portugal avant l'indépendance du Cap-Vert et qui trône assise jambes raides en V sur son buffet, une petite mappemonde que la poupée touche d'un doigt, un pot de confiture de papaye de son île, et dont il ne reste que le bocal, et sa robe de fiançailles.

Elle avait porté cette robe la première fois dans la loge, puis plus jamais dès l'année suivante, car elle avait ensuite entrepris de prendre un kilo par an pour décourager d'autres postulants aux fiançailles. En trente ans, la Santos a donc pris trente kilos, et la robe n'a pas bougé du portemanteau à trois pieds en colimaçon et trois suspensions en colimaçon, sauf une fois par an pour être lavée, la dernière semaine de novembre, au jour anniver-

saire des fiançailles qu'Anabella n'avait pas voulu nouer, raison pour laquelle elle avait soigneusement préparé son départ, avec la seule complicité de son père et en trichant sur son âge, et finalement échoué dans la loge du 161. Elle avait survolé les rives sénégalaises, mauritaniennes et marocaines de l'Atlantique, puis toute l'Espagne selon une ligne qui va de Cadix à San Sebastian, et de nouveau les rives de l'Atlantique d'Hendaye à La Rochelle, où, de là, elle avait décidé que l'avion avait suivi l'oblique directement jusqu'à Paris (de même qu'elle avait décidé du reste du trajet, tracé au feutre noir sur la petite mappemonde, avec le doigt de la poupée lisboète posé sur le Portugal, où était enterré son père).

Rentre donc prendre un café puisqu'il est sorti, ajoute la Santos en me poussant dans la loge.

J'ai maintenant la robe devant les yeux. Les couleurs ayant passé et déteint les unes sur les autres avec les années, les motifs originels ont été noyés dans leur dissolution et la robe est suspendue, étroite et légère, transparente d'une transparence ambiguë de vitrail, à la fois dépouille d'une adolescente toujours présente mais dissimulée, qui a conquis sa liberté et en rit encore triomphalement après trente ans, et défroque simplement mise de côté pour plus tard : la Santos rêve en effet que la robe sera son linceul. Elle nous a fait jurer, à Doktor et à moi, pour le cas où elle partirait avant nous, de la revêtir de cette robe avant l'arrivée des croque-morts. Elle est certaine de pouvoir de nouveau rentrer dedans, pour ne plus jamais en sortir cette fois, car, dès mars 2008, tout danger

définitivement écarté au jour de ses cinquante ans de voir se présenter quelque soupirant, elle commencera à perdre le mur de graisse dont elle a ceint son corps de jeune fille, son trésor, pour finalement mourir, nous a-t-elle souvent annoncé, après avoir donc hardiment mué les kilos en années, Aussi jeune que le jour de mon arrivée.

Qui de nous deux s'occupe de ses affaires ? dit miss Ana en croisant les bras sur sa poitrine avec un air buté. Je ne t'ai pas dit qu'il était malade ou quoi, je t'ai dit Bel et bien rentré, répète-t-elle.

Je ne vois pas trop comment elle a pu tirer une pareille conclusion, aussi irréversible et selon moi chargée de menace, du ménage de l'appartement d'Osias et du repassage de ses vêtements, mais elle semble sûre d'elle. Il est peu probable qu'elle l'ait lue dans la trame du linge, ou dans le bois des bibliothèques ou des meubles ou du parquet, ou dans les motifs des tapis de l'appartement de Doktor, tout aussi improbable qu'elle ait trouvé en fouillant comme elle le fait régulièrement jusque dans les poubelles un message de la main de Doktor, à elle seule destiné, sur lequel il aurait écrit Ce coup-ci je suis bel et bien rentré. D'autre part, quand Osias Lorentz est au 161, Anabella Santos João n'a à ouvrir ni ses lettres ni son courrier électronique. Mais il est possible qu'elle y ait jeté un œil, selon son expression, et qu'elle ait trouvé quelque part, écrit de la main d'un expéditeur, une variante de la formule Ainsi vous êtes bel et bien rentré. Quoi qu'il en soit, je concède à miss Ana un conciliant C'est toi, et toi seule, qui t'occupes de ses affaires : elle est très jalouse

de ses prérogatives de gardienne du temple – au point que Doktor a pris l'habitude de la prévenir de l'arrivée de visiteurs, pour éviter qu'elle leur fasse subir un interrogatoire, et, s'il s'agit de visiteuses, il prend la précaution d'en préciser le nom et la qualité, en s'arrangeant pour glisser des données tels âge, situation de famille (il les vieillit, les dit toutes mariées, bien mariées, insiste-t-il, et flanquées d'une ribambelle d'enfants) et motifs du rendez-vous (toujours professionnels, même à des heures tardives).

Doktor a maintenant la soixantaine, Anabella moins de cinquante ans mais, comme l'abondance de nourriture a raffermi ses chairs et, chaque fois qu'une ride s'est creusée dans son visage, très amplement comblé la petite dépression, elle paraît beaucoup plus jeune. C'est donc en dépit de leurs apparences respectives que je les vois encore tels une nourrice et l'enfant qu'elle a élevé, le seul qu'elle ait aimé et adulé, qui a satisfait toutes ses attentes (il a *réussi*, dit-elle de Doktor) et sur lequel elle a tout naturellement continué avec le temps d'exercer son autorité et sa surveillance, distribuant reproches et compliments et déclarations d'amour admiratif, avec cette franchise tout à la fois familière et déférente, aimante et férocement jalouse, particulière aux antiques gouvernantes. Et Doktor est dans la même adoration, le même respect et la même reconnaissance désormais indulgente que si elle était pour lui, exclusivement, depuis sa naissance, un tendre avatar de figure maternelle et sa plus sûre confidente. C'est lui, pourtant, qui l'a prise sous sa protection trente ans auparavant, mais je ne sais pas quand les rapports ont été inversés, quand miss Ana a déclaré pour la

première fois ce que je l'ai toujours entendue dire : Il a eu de la chance de tomber sur moi, foi d'Anabella. Ni quand Osias a commencé de lui mentir comme un enfant, à propos des femmes notamment, car sur ce chapitre la Santos est d'une extrême susceptibilité.

C'est pourquoi je ne fais pas allusion à Esther.

Elle non plus.

Osias pourrait être bel et bien rentré pour Esther, me dis-je.

C'est ainsi qu'Esther s'installe entre nous ce matin-là, car c'est à elle que je pense en faisant tourner ma cuiller dans la tasse, *clic clic clic*. Il me semble qu'elle vient de s'extraire de la robe de fiançailles, qu'elle arpente l'intérieur de mon crâne sur des talons aiguilles, *clic clic clic*, que la robe de fiançailles d'Anabella Santos João est la preuve indubitable de la présence d'Esther non seulement dans la loge de la Santos, mais dans l'appartement d'Osias Lorentz et dans le studio mitoyen où je travaille, au cinquième étage, et alors même que depuis quelques mois j'en étais arrivée à douter de son existence.

Va savoir, soupire alors miss Ana.

Pourtant j'ai gardé le silence.

Elle, elle tremble toujours.

2. Esther Mésopotamie

Je ne sais rien d'Esther, et Anabella a eu beau mettre sens dessus dessous les affaires de son Doktor, elle n'en a jamais trouvé trace : ni courrier, ni photo, ni objets – quelque foulard ou bijou qu'il aurait gardé d'elle, quelque cadeau qu'elle lui aurait offert –, c'est ce que j'ai conclu de diverses allusions faites par miss Ana. Par exemple, après avoir entièrement vidé les bibliothèques pour les dépoussiérer, et les avoir de nouveau remplies en respectant l'ordre maniaque dans lequel les livres sont rangés, elle m'a dit ce jour-là, satisfaite, Plus un grain de poussière, puis, insatisfaite, Il n'est pas du genre à cacher quelque chose derrière ses bouquins.

Ni à l'intérieur.

Osias Lorentz possède la bagatelle de cinq ou six mille livres.

C'est donc légitimement, dans l'après-midi du sixième jour de ce grand nettoyage, qu'Anabella a pu s'affaler dans un fauteuil en émettant un gémissement d'animal à l'agonie, s'éponger le front, arborer l'air de qui vient d'accomplir une mission des plus délicates, et aussitôt la profonde

déception du chercheur de trésors revenu bredouille d'investigations menées, par trente mètres de fond, dans une épave qu'il aurait mis dix ans d'enquête à localiser, alors qu'elle avait été entièrement pillée par les arrière-grands-parents des autochtones qui l'avaient accompagné jusqu'au lieu du naufrage.

Elle procède régulièrement de la même manière, radicale et méthodique, avec les tiroirs de vêtements, les penderies et placards, puis avec les dossiers, journaux, revues spécialisées et catalogues de toutes les plus grandes salles de ventes du monde, qui constituent ici et là dans l'appartement et, elles, dans un désordre qui contraste avec l'ordre des bibliothèques, des piles hétéroclites d'inégales hauteurs, les unes penchant dangereusement, les autres déjà effondrées, quelques-unes auxquelles Lorentz n'a pas touché depuis la dernière intervention d'Anabella Santos João parfaitement droites et triées. Ou bien elle s'attaque à ce qu'elle appelle la bimbeloterie – c'est-à-dire des pièces d'antiquité de petit calibre qui sont entreposées au 161 avant d'être remises aux musées, ou aux collectionneurs privés, ou aux marchands, ou encore aux services de police spécialisés dans le trafic d'antiquités et d'œuvres d'art qui les ont confiées à Osias le temps qu'il les expertise ou décide de les apporter à tel ou tel de ses amis restaurateurs. Elles valent une fortune. Mais leur présence au 161, autrefois dans ce qui allait devenir seulement la loge d'Anabella, mais qui servait encore d'entrepôt à Osias Lorentz, et quelque temps plus tard dans une des chambres de l'appartement du cinquième étage, est insoupçonnable, car elles sont gardées depuis trente ans

par Anabella Santos João. Elle a pour elles à peu près autant de considération que s'il s'agissait de bois flotté ou de branches d'arbre aux formes étranges, ou d'éclats de verre polis, d'assiettes ou de cruches brisées récupérées dans une décharge, de vieilles pièces d'une monnaie qui n'a plus cours, à la rigueur de fossiles ramassés dans la forêt de Fontainebleau. Elles n'en sont que plus imprenables : tout ce bric-à-brac constitue pour la Santos le trésor de son cher petit, et c'est à ce titre qu'elle le surveille. Elle ne s'est jamais émue non plus du fait que le contenu de la bimbeloterie soit variable, qu'un petit vase ébréché originaire d'Arpachirah ait dû céder la place à une effigie miniature d'un roi d'Uruk ou à un fac-similé de stèle assyrienne dont les cryptogrammes n'avaient pas été déchiffrés. Elle se contente de refaire l'inventaire au gré du flux des objets, en pensant que, comme tout enfant, son cher Doktor est un adepte du troc. Elle ne serait pas étonnée s'il rapportait un jour un sac de billes ou un album de timbres.

Et il lui fait entièrement confiance. Aux professionnels venus chez lui apporter ou rechercher une de ces pièces inestimables, qui s'inquiètent que la porte ne soit pas blindée ni l'appartement doté d'un système d'alarme tonitruant, Lorentz répond qu'il a pire que surveillance électronique, sirènes, etc. *Le* pire. Sans en révéler davantage. C'est elle, bien sûr, le pire : la Santos. Son cerbère. La seule chose qu'il a exigée d'elle en retour est le secret. Le secret absolu, et aucune exigence ne pouvait causer à miss Ana davantage de plaisir.

C'est pourquoi, un mois après mon arrivée vingt ans auparavant, lorsqu'elle a compris que j'avais moi aussi été mise dans le secret, la Santos a été mortifiée.

Quand j'avais fini de traverser l'entrée cochère, bordée de trottoirs, elle crachait derrière moi et murmurait en créole, sans doute des insultes et des malédictions. Si je me retournais, elle me toisait de son regard noir, dans une posture de défi courageux et enfantin. A l'époque elle n'avait pris que dix kilos, c'est-à-dire exactement le poids qu'il fallait pour que la chétive adolescente qui entrait dans la robe de fiançailles devienne ce qu'elle était alors : une jeune femme superbe, métisse de Portugais, d'Africains et d'Indiens, à la peau lisse et d'un marron légèrement bleuté, aux traits fins, à l'épaisse toison ondulée (plus tard, elle m'a dit qu'elle avait aussi une arrière-grand-mère chinoise. J'ai en moi tous les sangs du monde, et qui se chamaillent, c'est pourquoi j'ai le sang chaud et déborde comme le lait qui bout), et je ne pouvais m'empêcher de lui sourire. D'autres fois je riais franchement, malgré le désespoir où l'avait mise Osias Lorentz en m'ouvrant, en sa présence à elle, la porte du cabinet aux bimbeloteries, et qui était lisible, autant que son mépris pour moi, dans ses yeux couleur de mica.

Un jour, sans me retourner, je lui ai dit Ne t'inquiète donc pas miss Ana.

Puis tous les matins la même phrase, en l'appelant miss Ana.

J'occupais depuis six mois le studio voisin de l'appartement d'Osias, séparé de celui-ci par un vestibule commun, quand miss Ana a soudain répondu à ma phrase rituelle.

Tu m'agaces, a-t-elle dit calmement dans mon dos. Elle n'a pas craché.

Elle n'a plus jamais craché. Elle a répondu tous les jours à mon salut invariable par des déclarations chaque fois différentes, mais sur le même ton calme, et au fil des jours curieusement plus amical. Je te hais. Je te trouerai la peau. Sans doute toujours d'effroyables insultes en créole, mais désormais à voix haute. Maudite créature, et j'entendais qu'elle s'était mise à sourire. Crève, boiteuse (elle, du moins, avait donc immédiatement repéré ma légère infirmité, pourtant selon moi presque imperceptible), Crève, boiteuse, dans un rire. Enfin, au seuil de l'hiver 1984, Le café est prêt.

Pendant cette première cérémonie du café, elle m'a examinée en silence. Puis elle m'a déclaré, au moment où je partais, C'est bien que tu sois là.

Quelques jours plus tard, elle m'a fait l'aveu que les absences de Doktor lui pesaient moins depuis que j'étais dans le studio. De me savoir là-haut à travailler, elle se sentait moins seule.

Plus tard encore, elle m'a demandé de la prévenir quand je ne viendrais pas, pour qu'elle n'ait pas à m'attendre vainement. Je retrouvais dans la bouche d'Anabella Santos João exactement les mots et les formules employés par Osias qui m'avait fait la même requête quelque temps auparavant, dans les mêmes termes, au tutoiement près, et pour la même raison : Que je n'aie pas à vous attendre vainement quand je suis là, m'avait-il dit.

Lorsque la Santos s'est aperçue que nous étions toutes deux, à égalité, dans l'ignorance de l'identité d'Esther, elle a été définitivement soulagée.

Elle avait alors pris, depuis que je la connaissais, cinq kilos supplémentaires.

A qui de nous deux Osias Lorentz a-t-il parlé en premier d'Esther, et quand, et en quels termes ?, je n'en ai plus le souvenir. Toujours est-il qu'un jour où Anabella et moi devions signer des papiers avec lui et où il était arrivé en retard au 161, l'une de nous, Anabella avec rage ou moi sur un ton plus factuel, a lancé que, sans doute, il a été retenu par cette foutue créature d'Esther que le diable l'accroche à sa queue (Anabella) ou par cette mystérieuse Esther (moi).

Par la suite, Anabella a évité de parler d'Esther comme d'une femme et surtout comme de celle qui, selon elle, occupait les pensées de Doktor ou le retardait à l'occasion, mais le prénom est devenu un nom commun péjoratif, temps d'esther pour temps de chien, humeur d'esther si elle n'a pas de nouvelles de Doktor, et chaque matin elle doit débarrasser le trottoir de toutes les esthers qui le jonchent. Les formulaires à remplir, eux aussi, elle les appelle ces putains d'esthers. Les salopes et femmes de mauvaise vie sont des esthers. Les douleurs, elles peuvent être esthériennes.

Quant à moi, après toutes ces années, la seule chose dont je suis certaine est qu'Osias s'est consumé pour Esther sans oser se déclarer pendant une bonne quinzaine d'années, me rappelle-t-il à l'occasion, au terme de laquelle il a semblé avoir abandonné tout espoir d'établir avec elle d'autres liens que celui qu'ils avaient noué : une amitié réciproque et profonde. Et sincère, ajoute-t-il. Du

moins dans la limite de ce qu'il lui a toujours caché : la vérité sur la nature du sentiment qu'il éprouve pour elle, la vérité sur le désir qu'elle éveille en lui lorsqu'il la voit, après des semaines d'absence et chaque fois quelques heures, pendant seulement quelques jours, avant de disparaître à nouveau. Et qu'elle éveille en lui également lorsqu'il ne la voit pas, ou plus exactement pas autrement que sous l'espèce de détails dispersés ici et là sur d'autres femmes, l'une ayant son port de tête, une autre la même façon d'empoigner le bas de son imperméable ou de sa jupe ou de son manteau longs avant de gravir un escalier, avec une sorte d'exubérance, comme si elle allait entamer une valse, une troisième la même manière de s'accouder avec une lassitude soudaine et décidée à une table et, les poignets collés l'un à l'autre, de poser son menton dans ses mains ouvertes telles les deux valves d'un coquillage et de regarder au loin, en tout cas au-delà de lui-même s'il est en face d'elle, en lui donnant l'impression qu'elle a oublié sa présence à lui et jusqu'à sa propre existence.

C'est comme si, chaque fois qu'il la quitte, Esther était taillée en pièces et que quelques infimes morceaux d'elle-même devaient impérativement le suivre partout où il va, de New York à Tokyo en passant toujours par Paris, et toujours aussi par une région de l'ancienne Mésopotamie, et par sa maison syrienne de Deir es-Zor au bord de l'Euphrate, et à égalité le tourmenter et le ravir.

C'est sa malédiction de ne pouvoir jamais saisir Esther que par lambeaux. (C'est aussi la malédiction des femmes qu'il a étreintes et aimées parce que, sous un certain angle, elles lui rappelaient Esther, et que pour la même raison il

a aussitôt délaissées – mais de cela Osias semble se soucier assez peu.)

Mais c'est aussi son bonheur : nulle part elle n'a été ni n'est encore totalement absente. Il l'a retrouvée au fil des ans et la retrouve toujours aujourd'hui telle qu'il l'a reconstituée à parfois des milliers de kilomètres de distance, fidèle à son image, l'une – la femme réelle – et l'autre – la femme remémorée à partir d'un simple battement de paupières, d'un simple mouvement de recul du visage devant une source trop vive de lumière, ou d'un seul éclat de rire – se superposant alors très exactement sans qu'aucun réajustement soit jamais nécessaire. Ce qui est bien la preuve, ajoute-t-il souvent, qu'en mon absence je ne l'idéalise ni même ne me la représente, mais que je la revois toujours telle qu'elle est. Je me la rappelle, dit-il.

Je lui ai souvent demandé pourquoi il ne lui disait rien, ne lui laissait rien entendre, et ses réponses ont varié non seulement au fil du temps – Qu'ai-je à lui offrir ?, lorsqu'il avait la quarantaine, et désormais Quelle existence lui aurais-je fait mener ? – mais aussi dans leur contenu – Qui vous dit que je ne l'ai pas fait et qu'elle ne veut rien (n'a rien voulu) entendre ? ou Et si l'amour s'était défait ?, un si bel amour… Et autres Un beau jour, nous nous serions quittés, alors que là… qui ne m'ont jamais convaincue, qui ressemblaient davantage à des tentatives de justification qu'à de véritables raisons. Je continue de le lui dire, d'ailleurs. Vous vous justifiez mal, ou Ce sont des arguties, et il ne cherche pas à se défendre, il rit, il rit de bon cœur. Autrefois son rire me laissait penser qu'il allait fran-

chir le pas, considérer que la farce avait assez duré et que, demain ou au plus tard la veille de son prochain départ, il franchirait le portail du 161 non plus seulement pour faire sa promenade rituelle au Champ-de-Mars ou pour se rendre chez les marchands spécialisés dans l'art sumérien ou néo-babylonien, ou au Louvre, ou chez quelque confrère Doktor ès Mésopotamie, mais pour aller dire la vérité à Esther.

C'est ainsi que, la veille de son départ, je remettais parfois la question sur le tapis, Vous ne lui avez toujours rien dit ? S'il me répondait Ce n'était pas le moment, prétendant qu'il aurait vu à quelque signe, quelque trouble, par exemple à une tristesse particulière au moment de la séparation, que son amitié pour lui s'était métamorphosée en amour, nous nous lancions dans une âpre discussion, car je soutenais que son aveu à lui aurait agi comme un catalyseur chimique, une formule magique, qui lui aurait révélé à elle ses propres sentiments, ou bien je faisais part à Osias de ce soupçon : Et si elle n'attendait que ça pour se déclarer à son tour ?, et de nouveau il riait, et de nouveau je pensais que je l'avais encouragé, que ce serait donc pour la prochaine fois, et je le lui disais au moment de le quitter, A votre retour, alors ? N'attendez pas que ce soit trop tard ! Il hochait la tête en signe d'acquiescement – du moins ai-je ainsi chaque fois interprété son mouvement de tête –, m'accompagnait jusqu'au palier, s'accoudait à la rampe, et je devais le saluer une dernière fois en levant la tête quand j'arrivais en bas (ou bien c'était l'inverse s'il partait en voyage quand j'étais encore au studio : c'était moi qui me penchais sur la cage